

Jardins

LE SOIN




Éditions du Sandre

L'UNIQUE PHARMACIE BOTANIQUE DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU

Alexandra COOK

« [...] cette étude si conforme à ma vie ambulante m'amusera beaucoup et me sera *salutaire*¹. »

« Il y a dans cette oiseuse occupation un charme qu'on ne sent que dans le plein calme des passions². »

LE PROJET THÉRAPEUTIQUE

À son commencement et à sa fin, le projet philosophique de Jean-Jacques Rousseau présente un caractère explicitement thérapeutique. Dans son premier ouvrage important, le *Discours sur les sciences et les arts*, il revêt les habits d'un médecin de la société en affirmant que celle-ci est malade et qu'elle nécessite, par conséquent, un traitement ou des soins. Quelle est la nature de cette maladie? Il s'agit, en résumé, d'une dégénérescence morale provoquée par les sciences: « La culture des sciences corrompt les mœurs d'une nation³ », en affaiblissant les forts et en préservant les faibles. « [L]a science convient à quelques grands génies; mais... elle est toujours nuisible aux peuples qui la cultivent⁴. » Elle mène au luxe, à la vanité, elle nous fait oublier

1. C'est nous qui soulignons; lettre de Rousseau à Chrétien Guillaume de Lamoignon de Malesherbes (1721-1794), 11 novembre 1764, *Correspondance complète*, éd. Ralph A. Leigh, 52 vol., vol. xxii, Genève, Institut et musée Voltaire, 1965-1998, p. 43-45 (ci-après abrégée CC).

2. Rousseau, *Rêveries du promeneur solitaire*, *Œuvres complètes*, 5 vol., vol. I, Paris, Gallimard, 1959-1995, p. 1069 (ci-après abrégées OC).

3. Rousseau, *Observations*, OC, III.39.

4. Rousseau, *Lettre à Grimm*, OC, III.64.

nos devoirs : « Qui voudrait [...] passer à de stériles contemplations si chacun ne consultant que les devoirs de l'homme et les besoins de la nature, n'avait de temps que pour la patrie, pour les malheureux, et pour ses amis¹ ? » L'absence d'authenticité et de transparence est la conséquence directe des sciences et des arts, qui font de nous des êtres ne vivant plus que dans l'opinion des autres : « Il règne dans nos mœurs une vile et trompeuse uniformité [...]. On n'ose plus paraître ce qu'on est². »

Dans son premier Discours, après avoir brossé ce sombre tableau de la société malade, Rousseau affirme cependant que tout n'est pas perdu : si l'humanité est corrompue, affaiblie et aliénée, il reste un espoir dans ce qu'il appelle le « remède dans le mal », que l'on peut définir comme une « cure homéopathique » (littéralement « souffrance similaire³ »). Le « remède dans le mal » de Rousseau dérive de deux notions populaires : les antidotes doivent être recherchés à côté des plantes vénéreuses⁴ et le semblable est soigné par le semblable⁵.

Administrés, à juste dose, par un « médecin de la société », certains poisons, à l'instar du « noble mensonge » de Platon, peuvent soigner une société malade. Ces poisons sociaux salutaires

1. Rousseau, *Discours sur les sciences et les arts*, OC, III.17-18.

2. *Ibid.*, OC, III.8.

3. Jean Starobinski, *Le Remède dans le mal : critique et légitimation de l'artifice à l'âge des Lumières*, Paris, Gallimard, 1989, p. 166ff. Arthur Goldhammer, qui a traduit cet ouvrage en anglais, utilise le terme « *homeopathic* » (« homéopathique »). Il s'agit, techniquement parlant, d'un anachronisme puisque le fondateur de l'homéopathie, Samuel Hahnemann (1755-1843), ne développera ses théories qu'à partir de la fin du XVIII^e siècle.

4. Contrairement à l'homéopathe, Rousseau ne prescrit pas le médicament en doses extrêmement réduites. Même s'il n'utilise jamais le terme « inoculer » dans le *Discours*, il fait référence à la vaccination dans l'*Émile*, OC, IV.378-379. La vaccination, qui utilise l'agent pathogène pour stimuler une réaction immunitaire, est isopathique plutôt qu'homéopathique. Lorsqu'elle fut introduite en Europe, au XVIII^e siècle, elle était pratiquée depuis longtemps dans l'Inde, en Chine et chez les Circassiens. L'Église y était opposée et en France, au grand dam de Voltaire (Voltaire, *Lettres philosophiques*, Amsterdam, Lucas, 1734, lettre XI), elle rencontra une forte résistance.

5. L'idée que « le semblable peut être soigné par le semblable » (*similia similibus curentur*) faisait partie de la doctrine des signatures, selon laquelle les propriétés curatives d'une plante se manifestent dans sa ressemblance avec l'organe à soigner. L'homéopathie ajouta à cette notion la « loi de l'infinitésimal » : de très faibles doses induisent l'état de maladie nécessaire à l'efficacité du traitement. L'énergie vitale est injectée dans le médicament par « potentialisation » ou « dynamisation ».

incluent les académies des sciences, le théâtre, les spectacles et les romans. La fondation des académies royales relève des deux notions mentionnées plus haut : « La prévoyance éternelle, en plaçant à côté de diverses plantes nuisibles des simples salutaires [...] a enseigné aux Souverains qui sont ses ministres à imiter sa sagesse. » On retrouve le second principe de médecine populaire dans la décision de Louis XIV de créer les académies « du sein même des sciences et des arts, sources de mille dérèglements¹ ». La métaphore homéopathique réapparaît dans la première version du *Contrat social* (appelée « Manuscrit de Genève ») : « Efforçons-nous de tirer du mal même le remède qui doit le guérir². »

Les peuples corrompus devraient donc profiter des bienfaits des institutions scientifiques, y compris celles qui n'adhèrent pas à la science moderne et à la philosophie des Lumières, les académies :

J'ai loué les Académies et leurs illustres fondateurs, et j'en répéterai volontiers l'éloge. Quand le mal est incurable, le *Médecin* applique les *palliafs* et proportionne les remèdes, moins aux besoins qu'au *tempérament* du malade. C'est aux *sages législateurs* d'imiter sa prudence ; et, ne pouvant plus approprier aux Peuples malades, la plus excellente police, de leur donner du moins, comme Solon, la meilleure qu'ils puissent comporter³.

Dans sa préface à *Narcisse*, Rousseau se demande si les sciences ne devraient pas être abolies. Il répond que « les mêmes causes qui ont corrompu les peuples servent quelquefois à prévenir une plus grande corruption [...] c'est ainsi comment les arts et les sciences, après avoir fait éclore les vices, sont nécessaires pour les empêcher de se détourner des crimes [...]. Elles détruisent la vertu, mais elles en laissent le simulacre public⁴... »

Par conséquent,

1. Rousseau, *Discours*, OC, III.26. La métaphore du traitement médical est très présente dans *La République* de Platon : le roi-philosophe, tel un médecin, doit savoir administrer les substances dangereuses à la juste dose comme des médicaments ; les mensonges, par exemple, peuvent être bénéfiques s'ils sont utilisés correctement ou pernicieux dans le cas contraire. Platon, *La République*, par. 414b.

2. Rousseau, *Du contrat social*, OC, III.288.

3. C'est nous qui soulignons ; Rousseau, *Observations de J.-J. Rousseau, de Genève, sur la réponse qui a été faite à son discours*, OC, III.56.

4. Rousseau, « Préface », *Narcisse*, OC, II.972.

Mon avis est [...] de laisser subsister et même d'entretenir avec soin les Académies, les Collèges, les Universités, les Bibliothèques, les Spectacles, et tous les autres amusements qui peuvent faire quelque diversion à la méchanceté des hommes, et les empêcher d'occuper leur oisiveté à des choses plus dangereuses. Car dans une contrée où il ne serait plus question d'honnêtes gens ni de bonnes mœurs, il vaudrait encore mieux vivre avec des fripons qu'avec des brigands¹.

Le philosophe-médecin, suivant l'exemple de la *République* de Platon, peut administrer le médicament des sciences, potentiellement venimeuses, à des doses cliniquement définies.

Parmi toutes les sciences, c'est peut-être avec la médecine que Rousseau entretient les relations les plus difficiles. Ayant consulté en vain des médecins pour soigner ses nombreuses maladies², il fut déçu par la médecine académique et décida de se soumettre aux « seules lois de la nature³ ». Depuis longtemps, d'ailleurs, il était convaincu que « l'homme dans l'état de nature n'a [...] guère besoin de remèdes, moins encore de médecins⁴ ».

LA BOTANIQUE, UNIQUE « PHARMACIE »

Même s'il fut déçu par la médecine officielle de son époque, Rousseau resta profondément intéressé par la recherche des conditions optimales de santé, en particulier celle de l'âme. Tout en rejetant la médecine académique, il se mit en quête des principes du véritable bien-être permettant de soigner les maux de l'âme à travers ce que Michel Foucault appellera le « souci de

1. *Ibid.*

2. Ces maladies comprennent des troubles urinaires et digestifs.

3. Rousseau, *Rêveries*, OC, I.1065. La médecine académique était basée sur la théorie très ancienne de l'équilibre des humeurs. Les remèdes chimiques et à base de plantes étaient très diffusés, ainsi que les saignées, qui se révélaient souvent fatales pour les patients. Voir Pierre Huard, « L'enseignement médico-chirurgical », *Enseignement et diffusion des sciences en France au XVIII^e siècle*, éd. René Taton, Paris, Hermann, 1964, p. 171-236 ; Josef N. Neumann, « Rousseaus Kritik an der Heilkunde seiner Zeit: zur Frage nach der handlungstheoretischen und ethischen Begründung medizinischen Handelns », *Medizinhistorisches Journal* 26, n^{os} 3-4, 1991, p. 195-213.

4. Rousseau, *Discours*, OC, III.139.

soi¹ ». Il pouvait y parvenir en ayant recours au « remède dans le mal », c'est-à-dire en utilisant une science pour guérir les maux provoqués par les sciences. Et il choisit la botanique. Il ironisait sur l'utilisation des plantes comme simples purgatifs : « Les pharmaciens ne voient dans le riche émail des prairies que des herbes pour les lavements [...]. Pour moi j'y vois des objets d'admiration qui me transportent et qui me font respecter l'organisation qui les produit². »

Pour Rousseau, la botanique était une véritable ascèse, pratique qui remontait à l'Antiquité, destinée au soin de l'âme et de ses maux³. L'ascèse comporte des exercices réguliers, généralement individuels : méditation, dialogue mais aussi écriture et jeûne⁴. Par exemple, dans ses *Rêveries*, Rousseau médite sur les erreurs qu'il a commises dans le passé et effectue un examen personnel très rigoureux, en ayant à l'esprit le récit qu'il fera de sa vie⁵. Cependant, son ascèse était dirigée également vers l'extérieur : une « âme expansive cherche... à étendre ses sentiments et son existence sur d'autres êtres⁶ ». Ainsi, l'ascèse de Rousseau ne comprenait pas seulement la traditionnelle auto-analyse⁷ mais aussi l'étude attentive de quelque chose d'extérieur à lui-même qui puisse élever son regard « vers le haut⁸ » : « L'étude de la

1. À l'époque hellénistique et romaine, « le souci de soi [...] doit devenir un soin médical permanent. Le soin médical permanent est une des caractéristiques centrales du souci de soi. Il fallait devenir médecin de soi-même. » Michel Foucault, « Technologies of the self », *Technologies of the Self: a Seminar with Michel Foucault*, éd. Luther H. Martin et al., Amherst, Massachusetts, 1988, p. 31.

2. Rousseau, *Rêveries*, OC, I.1064.

3. Selon Davis, pour Rousseau « la nature n'était pas une thérapie ». Michael Davis, *The Autobiography of Philosophy: Rousseau's Reveries of the Solitary Walker*, Lanham, Maryland, Rowman & Littlefield, 1999, p.215. Cependant, si Rousseau ne considéra pas, initialement, la nature comme un outil de guérison, la botanique lui apparut très vite comme « salutaire ». Voir lettre de Rousseau à Malesherbes, 11 novembre 1764, CC, xxii.43-45.

4. Michel Foucault, *L'Herméneutique du sujet : cours au Collège de France (1981-1982)*, éd. Frédéric Gros, sous la direction de François Ewald et Alessandro Fontana, Paris, Gallimard, 2001, p. 476.

5. Rousseau, *Rêveries*, OC, I.999.

6. *Ibid.*, I.1066. Voir aussi John C. O'Neal, « Nature as refuge in Rousseau's *Rêveries du promeneur solitaire* », *The Nature of Rousseau's Réveries: Physical, Human, Aesthetic*, éd. John C. O'Neal, SVEC, n° 3, Oxford, Voltaire Foundation, 2008, p. 59-69.

7. Rousseau, *Rêveries*, OC, I.999.

8. Foucault, *L'Herméneutique du sujet*, *op. cit.*, p. 476.

nature nous détache de nous-mêmes et nous *élève* à son Auteur. C'est en ce sens qu'on devient vraiment *philosophe*; c'est ainsi que l'histoire naturelle et la botanique ont un usage pour la *sagesse* et pour la *vertu*¹. »

C'est à la botanique qu'est confiée la fonction pharmacologique qui était attribuée, autrefois, aux plantes elles-mêmes. Rousseau n'utilisait pas la connaissance du végétal pour traiter les maladies du corps mais pour soigner l'*âme*. Elle lui permettait d'atteindre la tranquillité, voire l'ataraxie, qu'il recherchait : « Si l'étude des plantes me purge l'âme, c'est assez pour moi, je ne veux point d'autre pharmacie². » La botanique elle-même devenait ainsi médicament, *pharmakon*³ : l'étude incessante du monde physique qu'Épicure recommandait à ses disciples pour la tranquillité de leurs âmes⁴. Dans cette perspective, la philosophie naturelle agit comme une « pratique de soi⁵ ».

L'attrait de la botanique provient donc de la sagesse et de la vertu qu'apportent le détachement et l'édification. La « pharmacie » de Rousseau consiste en l'étude des plantes en tant que telles et non pas en l'étude de la manière dont celles-ci peuvent être transformées en médicaments, nourriture, vêtements ou autres objets utiles d'un point de vue matériel⁶. Certes, les plantes avaient depuis toujours joué un rôle considérable dans les cultures humaines, y compris en Europe, puisqu'elles servaient de bases à la production de médicaments. Cependant, Rousseau considérait la botanique pharmaceutique comme pernicieuse, justement parce qu'elle avait détourné les hommes de l'étude des végétaux pour eux-mêmes au profit d'une recherche qui les réduisait à leurs propriétés médicinales, rendue nécessaire par les conditions de vie insalubres dans le monde civilisé⁷. En ayant recours à l'étude de la plante plutôt

1. C'est nous qui soulignons; lettre de Rousseau à Margaret Cavendish Harley Bentinck, duchesse de Portland (1715-1785), 3 septembre 1766, *CC*, xxxi.313-314.

2. Rousseau, *Fragments de botanique*, *OC*, iv.1251.

3. Le terme grec *pharmakon* était utilisé pour désigner les « discours vrais ». Foucault, *L'Herméneutique du sujet*, *op. cit.*, p. 480.

4. *Ibid.*, p. 232-233. Voir aussi Robert Mauzi, *L'Idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIII^e siècle*, Genève, Slatkine, 1979, p. 16. Rousseau parle souvent de la « sérénité » que la botanique et l'immersion dans la nature lui procurent.

5. Foucault, *L'Herméneutique du sujet*, *op. cit.*, p. 197.

6. Rousseau, « Introduction », *OC* iv.1201 ; *Dialogues*, *OC*, i.833.

7. *Ibid.*

qu'à ses propriétés médicamenteuses, Rousseau renversait ainsi les termes de la médecine traditionnelle, évitant de corrompre son ascèse par des soucis liés à la vie du corps¹.

Le rejet de l'approche académique et pharmaceutique n'implique pas le rejet de toute médecine. Les écrits de Rousseau sont en fait remplis de références médicales. *Émile* contient nombre de prescriptions allant de l'allaitement au sein au régime et à l'exercice physique des enfants en passant par la prévention du scorbut ou les bienfaits de l'inoculation. Il était particulièrement intéressé par l'antique idée de régime, c'est-à-dire la prescription de règles en matière d'alimentation, d'exercice physique et d'environnement, élaborées en fonction de la constitution du patient.

Cela explique pourquoi certains commentateurs ont vu en Rousseau un prophète de la « médecine naturelle » ou « naturopathie », fondée sur l'idée que les êtres humains sont, par nature, en bonne santé et que si leur santé se dégrade, c'est à cause d'habitudes contraires à la nature, notamment dans la société civilisée. Le but du praticien est de ramener le patient à la santé en accordant son régime aux principes de la nature². La croyance de Rousseau en cette approche était telle qu'il alla jusqu'à consulter, faisant ainsi une exception à son aversion pour la profession médicale, le célèbre médecin suisse, le docteur Samuel Tissot, pour lui demander quel régime alimentaire suivre et quels exercices physiques pratiquer³.

Lorsque Rousseau choisit la botanique comme unique « pharmacie », de quoi faut-il, à ses yeux, que celle-ci purifie son âme ? Il répond en épicurien ou en stoïcien : des passions, notamment du désir de vengeance contre ses persécuteurs présumés⁴. À l'instar des philosophes stoïciens de l'Antiquité, Rousseau tente de contrecarrer ses sentiments par la méditation : « Quelquefois mes rêveries finissent par la méditation, mais plus souvent mes

1. Rousseau, *Rêveries*, OC, I.1064.

2. Gerhard Rudolf, « Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) – Stammvater der Naturheilkunde? », *Hippokrates* 12, 1969, p. 474-479, et « Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) und die Medizin », *Sudhoffs Archiv: Zeitschrift für Wissenschaftsgeschichte* 53, n° 1, 1969, p. 30-67 ; Serge A. Thériault, *Jean-Jacques Rousseau et la médecine naturelle*, Montréal, Éditions Univers / L'Aurore, 1979 ; Carlos Bartissol, *Sources des idées médicales de Rousseau*, thèse de doctorat, Paris, Imprimerie de la Faculté de médecine, 1914. Ces travaux montrent que les idées de Rousseau sur la médecine sont plus souvent inspirées de ses lectures qu'originales.

3. Rousseau au D^r Samuel Auguste André David Tissot, 1^{er} février 1769, CC, xxvii.37-40.

4. Il était convaincu qu'une « cabale » malveillante avait été lancée contre lui. Voir Rousseau, *Rêveries*, OC, I.1066.

méditations finissent par la rêverie¹. » Grâce à la méditation, il parvient à s'abstraire de son moi et à se fondre dans la nature : « Je médite, je ne rêve jamais plus délicieusement que quand je m'oublie moi-même. Je sens des extases, des ravissements inexprimables à me fondre pour ainsi dire dans le système des êtres, à m'identifier avec la nature entière². » De cette manière pouvait-il atténuer une passion particulièrement virulente :

C'est le moyen de ne laisser germer dans mon cœur aucun levain de *vengeance* ou de *haine* & pour trouver encore dans ma destinée du goût à quelque amusement, il faut assurément avoir un naturel bien épuré de toutes passions irascibles. C'est me *venger* de mes persécuteurs à ma manière, je ne saurais les punir plus cruellement que d'être heureux malgré eux³.

L'étude des plantes calme les émotions en poussant l'esprit à concentrer son attention sur une réalité qui lui est extérieure : une « âme expansive cherche [...] à étendre ses sentiments et son existence sur d'autres êtres⁴ ». Il ne s'agit pas simplement de jouir de la vue d'un beau paysage ou du « spectacle » de la nature mais d'une activité contemplative qui puise sa raison d'être dans la philosophie naturelle⁵. Il n'est pas possible, selon Rousseau, d'apprécier la nature dans son ensemble sans « quelque idée du système végétal » et de « cette chaîne de rapports et de combinaisons qui accable de ses merveilles l'esprit de l'observateur⁶ ».

En utilisant la botanique comme thérapie, Rousseau est donc un philosophe engagé qui étudie le livre de la nature dont il chante les louanges à ses correspondants⁷. Vers le milieu du XIII^e siècle, la taxonomie était l'un des principaux moyens requis pour lire un tel livre. Dans ses études taxonomiques, Rousseau faisait référence au système artificiel, basé sur la sexualité, mis

1. *Ibid.*, I.1062.

2. *Ibid.*, I.1065-1066.

3. C'est nous qui soulignons ; Rousseau, *Rêveries*, OC, I.1061.

4. *Ibid.*, I.1066.

5. Foucault remarque qu'à l'époque de l'Empire romain « [o]n ne peut assimiler les principes éthiques sans un cadre théorique tel que la science, comme c'est le cas, par exemple, dans le *De Rerum Naturae* de Lucrèce ». Foucault, *Technologies of the Self*, op. cit., p. 35.

6. Rousseau, *Confessions*, OC, I.641.

7. Sur la philosophie naturelle, voir Andrew Cunningham et Perry Williams, « De-centring the "big picture" », *The British Journal for the History of Science* 26, n° 4, décembre 1993, 407-432 (p. 421).

au point par Carl von Linné (1708-1778) et largement répandu mais aussi critiqué. Il utilise également une méthode plus compatible avec sa propre philosophie : la méthode naturelle¹. Celle-ci se fondait sur les relations réelles, sous-jacentes, entre les plantes, considérées comme une continuité.

À l'inverse du système sexuel de Linné, qui classe les végétaux selon le nombre et la position des étamines et des pistils, les méthodes naturelles prenaient en compte une quantité bien plus importante de composantes et de caractéristiques des plantes, pouvant varier considérablement d'un auteur à l'autre. Ces méthodes reconnaissaient plusieurs groupements par famille, dont un grand nombre faisaient depuis longtemps partie de la taxonomie populaire, qui furent développés par Linné mais aussi par des botanistes français comme Michel Adanson (1727-1806), Bernard (1699-1777) ou Antoine-Laurent de Jussieu (1748-1836)². En s'inspirant du travail du botaniste britannique du xvii^e siècle John Ray (1627-1705), la méthode naturelle d'Antoine-Laurent de Jussieu considérait le cotylédon comme le caractère primaire d'une plante³. Ces botanistes développèrent cette approche en se concentrant sur l'*habitus* de la plante et sur son aspect indiquant son appartenance à telle ou telle famille, connu également sous le nom de « port⁴ ». Comme l'expliquait un texte de l'époque, le « port »

consiste dans la conformation générale d'une plante, considérée suivant le résultat & l'ensemble de toutes ses parties, dans

1. Alexandra Cook, *Jean-Jacques Rousseau and Botany, the Salutory Science*, Oxford, 2012, chapitres 5 et 6.

2. On trouve des présentations approfondies des méthodes naturelles dans Antoine-Laurent de Jussieu, « Exposition d'un nouvel ordre des plantes adopté dans les démonstrations du jardin royal », *Histoire de l'Académie royale des sciences avec les mémoires de mathématiques et de physique pour la même année tirée des registres de cette académie, année MDCCLXXIV*, Paris, Imprimerie royale, 1778, p. 175-197 ; Jussieu, *Genera plantarum secundum ordines naturales disposita, juxta methodum in horto regio parisiensi exartam, anno MDCCLXXIV*, Paris, Herissant and Barrois, 1789 ; Michel Adanson, *Familles des plantes*, 2 vol., Paris, Vincent, 1763. Rousseau connaissait probablement ces ouvrages. Voir aussi Michel Guédès, « Duchesne, Buisson, Durande, early followers of the natural method of the Jussieus », *Taxon* 22, n° 2/3, mai 1973, p. 211-219.

3. Rousseau reconnut l'importance de Ray à Antoine Gouan (1735-1821) et annota son exemplaire du *Synopsis* de Ray. Lettre de Rousseau à Gouan, 26 décembre 1769, CC, xxxvii.194-196.

4. Carl von Linné, *Philosophia botanica*, New York [Coldicote], Stechert-Hafner Service Agency, 1966 [1751], pars. 77, 163 et 168.

leur position, dans leur accroissement, dans leurs grandeurs respectives, & tous autres rapports qui les rapprochent ou les différencient entre elles. On peut [la] comparer à la *physionomie* qui résulte de toutes les modifications des traits du visage¹.

Rousseau était particulièrement intéressé par le « port » des végétaux, qu'il définit, dans ses lettres sur la botanique, comme un « air de famille ». Pour le saisir, il se fiait au « premier coup d'œil » mais aussi à une observation attentive et tranquille, passant « nonchalamment » d'une plante à l'autre pour « brouter [son] foin presque par hasard »², glanant çà et là des échantillons³. Parfois il restait allongé pour contempler une plante : « Là je me couchais auprès de la plante en question par terre pour l'examiner sur pied, tout à mon aise⁴. » Loin de suggérer que Rousseau se limitait à rêvasser paresseusement, cette phrase nous rappelle que ce type d'analyse du végétal demande un travail exigeant, voire un certain entraînement.

Linné considérait l'enseignement de l'*habitus* comme ésotérique et Rousseau lui-même n'y fait jamais référence dans ses écrits les plus largement diffusés comme les *Confessions* ou les *Rêveries*⁵. Ces célèbres ouvrages ne contiennent, en effet, que des exposés rapides et plutôt conventionnels de ses idées en matière de botanique, idées qu'il reprend de manière plus exhaustive dans les *Lettres élémentaires*, conçues à l'origine comme une communication privée issue de ses relations amicales avec les Delessert et les Boy de la Tour⁶.

1. Le soulignement est original ; Marc Antoine Flerieu de Claret de Latourrette et Jean-Baptiste François Rozier, *Démonstrations élémentaires de botanique pour l'usage de l'école vétérinaire*, vol. 1, Lyon, Jean-Marie Bruyset, 1766, p. 27-28.

2. Lettres de Rousseau à Madeleine-Catherine Delessert, née Boy de la Tour (1747-1816), 16 mai 1772, CC, xxxix.49-55 ; 19 juin 1772, CC, xxxix.69-75 ; 16 juillet 1772, CC, xxxix.80-91.

3. Rousseau, *Confessions*, OC, I.641.

4. *Ibid.*, I.643.

5. Rousseau fit plusieurs lectures publiques des *Confessions* en 1771, et les *Rêveries* constituent la dernière partie d'une trilogie de récits autobiographiques et d'autojustification illustrant ses idées en matière de botanique. Rousseau affirma qu'il avait écrit les *Rêveries* pour lui-même mais cette affirmation peut être contestée. *Rêveries*, OC, I.999. Sur les raisons qui poussèrent Rousseau à écrire son dernier ouvrage, voir Davis, *The Autobiography of Philosophy*, *op. cit.*, p. 91 et 93.

6. Il avait suggéré des projets de multiplication botanique à certains de ses correspondants, notamment Claret de Latourrette. Cependant, bien que Rousseau ait révisé les *Lettres élémentaires*, rien n'indique qu'il avait l'intention de les publier.

CONCLUSION

Cette observation attentive de l'«air de famille» et autres caractéristiques des plantes apaise l'âme. C'est là l'essence même de la pharmacie botanique de Rousseau: «J'y trouverais cette précieuse sérénité d'âme que donne la contemplation des merveilles qui nous entourent, et, que j'en devinsse ou non meilleur botaniste, j'en deviendrais à coup sûr et plus sage et plus heureux... Plus l'esprit s'éclaire et s'instruit, plus le cœur demeure plus paisible¹.» À la question «Qu'est-ce que la vie heureuse?», le philosophe stoïcien romain Sénèque avait répondu: «La sérénité et la tranquillité constante².» Dans ses célèbres lettres sur la botanique, Rousseau attire notre attention sur la manière dont l'étude des plantes permet d'atteindre un tel état: «À tout âge l'étude de la nature émousse le goût des amusements frivoles, prévient le tumulte des passions et porte à l'âme une nourriture qui lui profite en la remplissant du plus digne objet de ses contemplations³.»

Cet article est tiré de mon ouvrage Jean-Jacques Rousseau and Botany, the Salutory Science (Oxford, 2012), en particulier des pages 2-4 et 11-16, légèrement remaniées. Ces extraits sont publiés avec la permission de la Voltaire Foundation, Oxford. Les recherches pour ce travail ont été partiellement financées par une bourse de recherche du Conseil des Bourses de Recherche (Research Grants Council) de la Région Administrative Spéciale de la Chine, Hong Kong, et par la bourse de recherche du Financement des Petits Projets de l'Université de Hong Kong et du Fond de Recherche de HKU SPACE.

Traduit de l'anglais par Marco Martella.

1. C'est nous qui soulignons; lettre de Rousseau à la duchesse de Portland, 3 septembre 1766, CC, xxxi.313-314.
2. Sénèque, *Lettre* 92.3, LS 63F. Mauzi, *L'Idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises*, op. cit., p. 16.
3. Lettre de Rousseau à M^{me} Delessert, 22 août 1771, CC, xxxviii.251.

SOMMAIRE

<i>Introduction</i>	5
Michel RACINE, <i>Des jardiniers pour soigner la médecine</i>	7
Michel PÉNA, <i>Réinventer le dehors</i>	17
Rudi MARINHO, <i>Ringkøbing</i>	25
Hervé BRUNON, <i>Amitiés respectueuses.</i> <i>Pour une archéologie de la relation jardinière</i>	33
Anne et Jean-Paul RIBES, <i>Philosophie et pratique du jardin de soin.</i> <i>Récit d'expériences (1997-2015)</i>	53
Bernard BECK, <i>Les jardins botaniques médiévaux</i> <i>et leurs plantes médicinales</i>	61
Jay RICE, <i>Se retrouver au jardin :</i> <i>prendre soin de la nature humaine</i>	73
Romain RIOULT, <i>La saveur du dehors</i>	79
Sylvain HILAIRE, <i>Sillages et expériences des jardins de soin</i> <i>à Port-Royal</i>	87
Alexandra COOK, <i>L'unique pharmacie botanique</i> <i>de Jean-Jacques Rousseau</i>	97
Pia PERA, <i>L'esprit et la terre</i>	109
Jacques FLEURENTIN, <i>Ethnopharmacologie, chamanisme</i> <i>et thérapeutique</i>	115
Belli EGRET, <i>Cueillette sauvage</i>	123
Yves-Marie ALLAIN, <i>Jardins de soin : une approche</i> <i>critique et historique</i>	131